

Drame des jumelles de Saint-Sulpice

«Son histoire est faite de violence et de lumière»

Gaia Saitta porte à la scène le témoignage d'Irina Lucidi, maman des fillettes enlevées par leur père en 2011. La pièce est jouée, en Suisse pour la première fois, à Vidy.



Partage

Gaia Saitta raconte l'histoire de la mère des jumelles enlevées dans «Je crois que dehors c'est le printemps». CHIARA PASQUALINI

Natacha Rossel Textes

Elles s'appelaient Alessia et Livia. Elles avaient 6 ans. Leur vie s'est brisée un jour de janvier 2011. Ce dimanche-là, leur père les emmène loin de leur domicile de Saint-Sulpice, et les entraîne dans un périple dont lui seul a connu tous les funestes détails (*lire encadré*).

Pour Gaia Saitta, comédienne et metteuse en scène italienne, l'«affaire des jumelles» dépasse le fait divers sordide. Cette histoire a résonné en elle comme une tragédie grecque - dont l'essence est de raconter l'indicible sur les planches d'un théâtre pour transcender la violence. Car au cœur du drame jaillit une lueur: le combat d'une mère, Irina Lucidi, héroïne tragique malgré elle, déterminée à lutter pour la vie, pour le bonheur, malgré le deuil impossible.

L'artiste porte à la scène une parole puissante, incandescente, dans «Je crois que dehors c'est le printemps», inspiré du livre d'entretiens de la journaliste Conchita de Gregorio avec Irina Lucidi. Pour la première fois en Suisse, Gaia Saitta offre ce «moment de partage» au Théâtre de Vidy. Non loin du village où Alessia et Livia vivaient avec leur maman.

Pourquoi avez-vous choisi de porter ce drame à la scène?

Quand j'ai lu le livre de Conchita de Gregorio, je me suis sentie très proche d'Irina Lucidi. Je n'ai pas vécu un dixième de son drame et pourtant, à chaque page, j'ai reconnu cette femme en moi. Je me disais: «J'aurais pu être elle.» J'ai

ressenti la nécessité de dire son témoignage à haute voix.

Pour vous, cette histoire a donc une portée universelle? Absolument. L'histoire d'Irina est tellement extrême qu'elle se heurte aux limites de l'imaginable. Elle a une dimension archétypale, mythique, de l'ordre de la tragédie grecque. Je parle souvent d'une Médée à l'envers, où Jason serait le meurtrier de ses enfants. Irina porte en elle une puissance extraordinaire car elle ne s'arrête pas à sa douleur. Son histoire est faite de violence, mais aussi - et surtout - de lumière.

Gaia Saitta, comédienne et metteuse en scène

ressenti la nécessité de dire son témoignage à haute voix.

Pour vous, cette histoire a donc une portée universelle? Absolument. L'histoire d'Irina est tellement extrême qu'elle se heurte aux limites de l'imaginable. Elle a une dimension archétypale, mythique, de l'ordre de la tragédie grecque. Je parle souvent d'une Médée à l'envers, où Jason serait le meurtrier de ses enfants. Irina porte en elle une puissance extraordinaire car elle ne s'arrête pas à sa douleur. Son histoire est faite de violence, mais aussi - et surtout - de lumière.

Quels points de son histoire ont-ils particulièrement infusé la pièce?

C'est d'abord l'histoire d'une femme brillante, très empathique, qui ne voit pas arriver la violence. Dans son récit, elle évoque des petits détails, très fins, de violence quotidienne. J'ai reconnu dans ce témoignage les traits de l'éducation des femmes au silence, à l'acceptation, à la culpabilisation. L'autre aspect qui m'a bouleversée est qu'Irina parle constamment d'amour. En cela, son histoire est subversive.

En quoi est-elle subversive?

Parce qu'Irina ose dire: «Je ne suis pas morte.» La société lui impose un deuil perpétuel. Mais Irina a résisté et lutte pour son droit au bonheur et pour celui de nous toutes et tous. Elle n'est plus un corps opprimé mais un corps résistant, et cet acte fait exploser les frontières sociétales. Ce qui est bouleversant,

c'est que cette révolte passe par la douceur. Je suis persuadée qu'aujourd'hui, son discours est plus puissant que jamais.

Avez-vous rencontré Irina Lucidi avant de créer le spectacle?

Nous nous sommes rencontrées à Lausanne en juin 2016 et nous avons eu une longue conversation. Je lui ai confié que je n'avais pas d'enfant; elle m'a répondu qu'une femme n'avait pas besoin d'avoir des enfants pour être une mère. Quand nous avons parlé du spectacle que je voulais créer, elle m'a dit: «Je voulais juste te regarder dans les yeux. Si tu racontes mon histoire, je me sens moins seule.»

Y a-t-il une part de fiction?

Je me suis demandé quelle part de fiction je devais utiliser pour exprimer la réalité. Pour moi, le théâtre ne doit pas seulement être un miroir de la société; il doit agir, il faut que ça pulse. Au moment de concevoir le spectacle, on s'est demandé comment faire en sorte que le public vive cette histoire de l'intérieur. On s'est dit que l'unique manière était d'inviter les spectatrices et spectateurs à prêter leurs traits aux personnages. Au début, je les accueille dans la salle comme si c'était l'anniversaire d'Irina (*ndlr: en clin d'œil à la première scène des «Trois sœurs» de Tchekhov*) et je propose à dix personnes de raconter l'histoire avec moi. Cela permet de maintenir une distance avec le récit.

Comment maintenez-vous cette distance?

Par exemple, je demande à une jeune fille de prendre le rôle de la grand-mère. Quand je l'appelle «mémé», tout le monde sourit. Cette réaction riieuse crée un lien positif à ce personnage qui est positif dans la vraie vie. Par ce biais, la fiction fait ressortir la réalité.

Avez-vous craint de verser dans le pathos ou dans le voyeurisme lors du processus de création?

C'est compliqué et délicat de ne pas tomber dans le pathos. Quand je répétais la pièce, j'étais bouleversée, je pleurais. Mais j'ai été guidée par le souvenir de ma rencontre avec Irina. Elle n'a rien de pathétique. Elle est calme, lumineuse. Nous nous sommes aussi beaucoup questionnés sur la problématique du voyeurisme. On a essayé de raconter cette histoire de l'intérieur, comme si c'était la mienne. Notre but est de créer une communauté qui s'interroge. En ce sens, ce n'est pas un spectacle, mais un moment de partage.

Vous jouez la pièce pour la première fois en Suisse, à deux pas de Saint-Sulpice. Vous appréhendez?

C'est à la fois très stressant et très fort pour moi de venir raconter cette histoire à Lausanne. Je n'ai aucune idée de la manière dont la pièce sera reçue en Suisse, mais je pense qu'il est essentiel que la parole d'Irina soit entendue.

«Je crois que dehors c'est le printemps», Théâtre de Vidy, à Lausanne, du 5 au 13 avril 2022

ONG

Les leçons d'un drame qui a secoué l'Europe

Plus de dix ans après, l'enlèvement des jumelles de Saint-Sulpice reste ancré dans les esprits. Le 30 janvier 2011, le père d'Alessia et Livia, séparé de leur maman, enlève ses deux filles de 6 ans. Son périple funeste le conduit en France puis en Italie. Quelques jours plus tard, la police retrouve sa voiture, vide. Il n'a laissé qu'une lettre, dans laquelle il confesse avoir tué ses enfants. Son corps sera découvert sans vie peu après. Aujourd'hui encore, le sort des fillettes reste un mystère.

Mère Courage résolue à se battre, Irina Lucidi fonde l'ONG Missing Children Switzerland six mois après la disparition de ses filles. Car, au-delà de la tragédie humaine, l'histoire des jumelles a mis en lumière les lacunes en matière de rapt parental. Pourquoi l'«alerte enlèvement» n'a-t-elle pas été déclenchée, alors que le dispositif existe depuis janvier 2010? Pas de réponse claire, mais les reproches sont tenaces: en 2020, la députée socialiste Jessica Jaccoud déposait le postulat «Pour un dispositif alerte enlèvement efficace». Il y a tout juste un an, la conseillère d'État Béatrice Métraux confiait à «24 heures»: «Cette affaire est un échec pour la police cantonale. Son commandant l'a reconnu et je partage son avis.»

«Cette affaire est un échec pour la police cantonale.»

Béatrice Métraux, conseillère d'État

À ce jour, l'alarme n'a toujours pas été déclenchée, alors que l'ONG - (selon les chiffres de l'Office fédéral de la justice) - recense plus de 100 cas d'enlèvement parental chaque année. «La police reste très limitée dans son champ d'action, se désole Lucie Zimmiti, directrice. En 2019-2020, les appels ont augmenté de 56% et encore de 12% supplémentaires en 2021. Le Covid a sans doute joué un rôle, mais ce n'est pas l'unique facteur.» À l'écoute 24 h/24 dans les quatre langues nationales, Missing Children Switzerland soutient les familles touchées par la disparition d'un enfant - que ce soit une fugue ou un enlèvement. Depuis 2017, l'ONG gère la ligne d'urgence officielle 116 000, dédiée à la disparition des mineurs sur l'ensemble du territoire suisse et qui existe dans 28 autres pays.